

Léopold Migeotte



L'ÉCONOMIE DES CITÉS GRECQUES

de l'archaïsme au Haut-Empire romain

3^e édition revue et augmentée



L'ÉCONOMIE DES CITÉS GRECQUES

de l'archaïsme au Haut-Empire romain

3^e édition revue et augmentée

L'ÉCONOMIE DES CITÉS GRECQUES

de l'archaïsme au Haut-Empire romain

3^e édition revue et augmentée

Léopold Migeotte

Professeur émérite d'histoire ancienne
à l'Université Laval à Québec



Conception graphique couverture : Éric VIGIER

ISBN 9782340-121218

Dépôt légal : octobre 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

INTRODUCTION

I. Objet et nature de l'ouvrage

L'étude de l'économie antique s'est beaucoup renouvelée et enrichie depuis quelques décennies. Les recherches de détail, attentives aux *realia*, se sont multipliées et ont produit des informations précieuses, malgré leur caractère empirique qui les limite souvent à l'observation et à la description. À l'opposé, d'autres études ont pris le sujet par le haut, si l'on peut dire, pour tenter de définir à nouveau, de façon globale et abstraite, certains traits fondamentaux de l'économie antique. Volontiers inspirées par des modèles anthropologiques ou économiques, elles éclairent d'une manière nouvelle et parfois stimulante plusieurs aspects du domaine, mais au prix d'un effet réducteur qui fige trop souvent le passé dans un tableau adapté seulement à une époque particulière ou à une part limitée du sujet. D'autres recherches encore, heureusement assez nombreuses, ont posé un regard neuf soit sur des textes déjà connus, soit sur du matériel archéologique ancien et nouveau en lui appliquant des méthodes novatrices qui sont évoquées ci-dessous à propos des sources. Ce sont elles qui ont le plus contribué à revoir et à remettre en cause des idées reçues et des doctrines dominantes.

Beaucoup de ces recherches sont marquées par de vieux débats de fond qu'il est indispensable de rappeler brièvement. Le plus ancien remonte au XIX^e siècle et a opposé les « modernistes » aux « primitivistes ». Les premiers, impressionnés par le dynamisme de la production artisanale et du commerce, ont décrit l'économie antique en termes modernes et n'ont vu, entre elle et celle d'aujourd'hui, que des différences de degré et non de nature, comme l'écrivait M. Rostovtseff, le plus illustre représentant de ce courant. Les seconds, en prenant souvent comme référence des sociétés dites primitives étudiées par les anthropologues, y ont vu au contraire un monde statique et routinier, pratiquant une économie rurale de subsistance où l'échange marchand ne jouait aucun rôle significatif.

M.-I. Finley est considéré comme le représentant le plus typique de ce courant. Mais ses positions ont parfois été caricaturées : il a, par exemple, exprimé des réserves sur la pertinence, pour la société grecque, de modèles empruntés à des civilisations sans écriture. L'autre controverse, qui avait des affinités avec la précédente et qu'on a parfois confondue avec elle, a opposé les « formalistes » aux « substantivistes ». Les premiers, convaincus que la science économique avait mis au point les principes universels de la rationalité économique, ont voulu les appliquer à l'étude de l'économie antique, qu'ils considéraient donc comme une sphère autonome, certes moins développée, mais comparable à l'économie d'aujourd'hui. Les seconds ont répliqué que cette méthode, fondée sur l'étude de l'économie de marché, ne pouvait convenir à l'analyse des économies anciennes, qui étaient fondamentalement différentes. Dans les années 1950, K. Polanyi a vigoureusement défendu, entre autres, l'idée que l'économie grecque ne pouvait être étudiée que dans le cadre de ses propres institutions, car elle était intégrée (embedded) à l'ensemble social, à ses réseaux et à ses contraintes. Cette idée féconde a beaucoup inspiré M.-I. Finley, qui en a tiré d'excellents enseignements, par exemple, sur le rôle des statuts sociaux dans les comportements économiques. En fait, elle conviendrait, *mutatis mutandis*, à toute économie, même à celle d'aujourd'hui. En effet, contrairement aux théories qui considèrent ce domaine comme une entité abstraite, exprimable en formules mathématiques, les activités de production, d'échange et de consommation sont toujours influencées, dans leur fonctionnement, par leur contexte politique, social et culturel. Quoi qu'il en soit, la pensée de M.-I. Finley, qu'on a qualifiée de « néoprimitivisme » et de « nouvelle orthodoxie », a dominé la recherche durant des décennies. Plusieurs études l'ont mise en question et ont tenté de la dépasser. Le débat est donc entré dans une nouvelle phase, et c'est heureux¹. Mais il s'ensuit que, sur bien des questions encore mouvantes, les synthèses ne peuvent être que provisoires.

1. Voir notamment le chapitre I du premier des deux volumes d'A. Bresson cités dans le Complément bibliographique, p. 161.

Mais il s'agit ici d'un manuel qui, par convention éditoriale, doit à la fois être accessible aux débutants et respecter des dimensions modestes. Supposant chez le lecteur une connaissance élémentaire de l'histoire ancienne, il a donc été conçu comme une introduction : il évite le détail des discussions érudites et présente des mises au point concises sur des questions générales. Il repose certes sur de nombreuses lectures, mais il était impossible d'y renvoyer systématiquement sans alourdir beaucoup le texte. C'est pourquoi seules des références à des textes anciens y sont indiquées². De même, dans la bibliographie, l'utilité l'a emporté sur l'exhaustivité : des pistes de lectures complémentaires y sont suggérées à partir d'études généralement récentes et surtout de langue française.

Suivant une définition simple de l'économie, ce livre présente les activités de production, d'échange et de consommation des biens matériels et des services dans les cités grecques de l'Antiquité. Plus précisément, il veut montrer comment ces activités s'articulaient entre elles et s'inséraient dans leur contexte politique, social et culturel. En effet, de manière à maintenir une unité de point de vue, l'enquête est concentrée sur les cités grecques. Certes elle tient compte de leurs relations avec les États plus vastes qui se sont superposés à elles. Mais la place manquait pour consacrer un chapitre ou deux à ces entités, en particulier aux royaumes hellénistiques. Il aurait été possible par ailleurs de limiter l'analyse à telle cité ou à tel groupe de cités bien connues. Il a paru important, au contraire, de couvrir l'ensemble du monde grec malgré le double défi que présentait ce choix dans l'espace et dans le temps.

D'une part, en effet, le monde des cités a connu plusieurs phases d'expansion et a fini par couvrir une aire immense : au-delà du monde égéen, il s'est étendu à une grande partie des côtes de la

2. Ces références renvoient d'une part à des auteurs dont les éditions traduites sont aisément accessibles, d'autre part à des recueils de textes en traduction dont les titres sont indiqués en tête de la bibliographie, à la fin du volume. Quant aux textes repris à la fin des chapitres, ils ont tous été traduits par l'auteur.

Méditerranée et de la mer Noire, puis à l'intérieur de l'Asie Mineure et, de manière plus dispersée, au cœur du Moyen-Orient jusqu'aux frontières de l'Inde. Sa diversité était grande : le nombre des cités, souvent de très petite taille, a été évalué à plus de 1 000 pour la période classique, puis à environ 1 500 d'après les attestations littéraires. Mais il est frappant de constater que, partout où ils se sont établis, les Grecs ont reproduit, à peu d'exceptions près, le modèle qui leur était familier et qu'ils considéraient comme celui de l'homme civilisé : la cité ou cité-État (*polis*), avec le cadre urbain et les institutions qui lui étaient propres. Dans le domaine économique en particulier, de nombreuses similitudes ont marqué les conditions techniques et matérielles, de même que beaucoup de pratiques et d'attitudes. Il est donc possible de dégager les traits communs de ce monde, sans les réduire pour autant à une typologie uniforme.

Il est de plus en plus admis, d'autre part, que les cités sont demeurées les cadres premiers de la vie grecque durant plus d'un millénaire. En effet, on considère généralement que la *polis* s'est constituée, avec ses caractères achevés, à partir du VIII^e siècle avant J.-C. Il est vrai que le processus fut long et complexe et n'a pas suivi partout le même rythme. Mais le fait important est que, dès la période archaïque (environ 800-500 avant J.-C.), la cité fut partout considérée comme la patrie du citoyen grec et son lieu normal de vie et que ce modèle n'a cessé de s'imposer à la période classique (environ 500-325 avant J.-C.) et de se répandre par la suite, non seulement à la période hellénistique (environ 325-30 avant J.-C.), mais encore sous le Haut-Empire romain (de 30 avant J.-C. à la fin du II^e siècle de notre ère), et même au-delà. Certes, les cités ont connu d'importants changements au cours des siècles. D'abord, elles furent progressivement englobées dans de grands ensembles gouvernés par des autorités centrales (les royaumes hellénistiques puis l'Empire romain) qui leur ont finalement imposé une unité politique. Ensuite, à partir du I^{er} siècle avant J.-C., elles furent de plus en plus dominées, à l'intérieur, par des oligarchies de notables. Certaines ont même réformé leurs institutions dans ce sens. On en déduit souvent qu'elles ont peu à peu

cessé d'être des entités significatives. Ce n'est pas le lieu de reprendre ce débat, dont la dimension économique est abordée dans le premier chapitre. Rappelons seulement ici, après M. Rostovtseff, L. Robert et Ph. Gauthier, que les cités n'ont pas disparu pour autant et n'ont pas été vidées de leur substance. L'enquête s'étend donc sur une très longue durée. En si peu de pages, il est évidemment impossible de présenter, dans sa diversité, une histoire relativement continue de l'économie grecque. Mais, au-delà des changements, on est frappé ici encore par de longues continuités dans les conditions, les pratiques et les attitudes économiques.

Quant à la méthode, ce manuel tente de se situer au-delà des controverses et s'efforce avant tout d'exploiter les sources anciennes et les derniers acquis de la recherche en les articulant autour de grandes questions. Chemin faisant, il recourt à certains modèles explicatifs dans des contextes définis. Mais il n'a pour point de départ ni modèle ni théorie, car les débats abstraits qui demeurent au niveau des généralités ne peuvent, par définition, éclairer réellement le passé dans son évolution et sa diversité. D'autre part, puisque toute enquête historique doit inévitablement recourir aux concepts et au vocabulaire d'aujourd'hui, des comparaisons avec nos manières d'agir et de penser sont faites à l'occasion, mais sans servir de points de référence ni entraîner, à propos des Grecs, des jugements positifs ou négatifs. Il était tentant par ailleurs d'établir des parallèles avec les villes du bas Moyen Âge occidental dont on rapproche volontiers les cités. Mais, à l'analyse, ces comparaisons se révèlent peu fructueuses car, au-delà de quelques similitudes, les différences demeurent nombreuses. Les cités grecques étaient en effet des milieux de vie originaux. La meilleure méthode est donc de situer leurs activités et leurs attitudes économiques dans leur cadre propre et de les interpréter, autant que possible, à la lumière des analyses faites par les Grecs eux-mêmes, en tenant compte évidemment de leurs points de vue et du contexte dans lequel elles ont été formulées.

Les pages qui suivent combinent synchronie et diachronie. Le premier chapitre présente, dans leur évolution et leur permanence,

les principaux caractères structurels qui ont servi de cadre à l'économie des cités. Les trois suivants, selon la division traditionnelle, sont consacrés respectivement à l'agriculture, à l'artisanat et au commerce, dont ils tentent de dégager les traits dominants et les grandes tendances. Certes ce découpage est artificiel, car les trois domaines étaient intimement liés entre eux et ont évolué de concert. Mais il reste le plus commode pour la clarté de l'exposé.

II. Sources

Toute étude de l'Antiquité se heurte au problème du naufrage des sources, et d'abord à celui des documents écrits.

De l'oralité à l'écriture

À l'aube de la période archaïque, les Grecs ignoraient l'écriture. Certes, entre le ^{xv}^e et le ^{xiii}^e siècle avant J.-C., les maîtres des palais mycéniens avaient utilisé un système syllabique pour tenir leurs inventaires. Mais l'usage s'en était perdu par la suite et c'est dans le courant du ^{viii}^e siècle au plus tard que les Grecs ont adapté à leur langue un alphabet inspiré des Phéniciens. Il se peut que cet emprunt ait eu lieu dans un milieu de négociants en contact avec le Proche-Orient, puis que la diffusion du nouvel outil ait suivi des itinéraires commerciaux. Pourtant, les premiers textes conservés de cette époque n'ont rien à voir avec l'économie. En effet, les habitudes de l'oralité ont perduré durant des siècles dans ce domaine comme dans d'autres. La production quotidienne de l'agriculture et de l'artisanat et les petites transactions du marché se passaient aisément de l'écriture. Même pour les échanges plus lointains, les ententes et les contrats étaient conclus oralement, devant témoins, et parfois assortis de serments. Ils avaient ainsi valeur légale.

D'autre part, les activités économiques n'ont guère eu d'échos dans les sources littéraires. Pour la période archaïque, nous ne disposons que d'allusions éparses dans des œuvres poétiques et du poème d'Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, qui évoque la vie rurale en Béotie autour de 700 avant notre ère. De la période classique nous

sont heureusement parvenus deux *Discours économiques* et les *Poroi* de Xénophon, opuscule consacré aux finances athéniennes du milieu du IV^e siècle. Mais, s'ils ont ainsi évoqué ou analysé plusieurs aspects de leur économie, les intellectuels grecs n'en ont fait ni la théorie ni l'histoire. Pour cette période comme pour les suivantes, il faut donc recourir à toutes sortes d'œuvres, historiques, géographiques, philosophiques, oratoires, théâtrales, médicales ou botaniques, comme les *Histoires* d'Hérodote et de Polybe, les comédies d'Aristophane et de Ménandre, les *Lois* de Platon, la *Politique* d'Aristote, les plaidoyers athéniens, les œuvres d'Hippocrate, de Théophraste ou de Plutarque, etc. Ces textes exigent une lecture particulièrement critique, car ils reflètent souvent, non les réalités elles-mêmes, mais la représentation qu'en avaient leurs auteurs. D'autre part, surtout pour la période classique, ils proviennent surtout d'Athènes et nous révèlent peu de chose sur les autres cités, surtout les plus modestes.

L'écrit a dû néanmoins s'imposer assez tôt dans l'économie pour des opérations particulièrement complexes ou délicates, tant chez les particuliers que dans l'administration publique. En effet, en donnant une forme fixe et durable à toutes sortes de documents (contrats, baux, lettres de commerce et de crédit, actes d'affranchissement, lois, règlements, comptes, inventaires...), il permettait non seulement de tenir des archives, mais aussi de produire des preuves en cas de contestation. Une scène d'inventaire est ainsi représentée sur une coupe laconienne du milieu du VI^e siècle avant notre ère : on y voit le roi de Cyrène Arcésilas et huit employés en train de peser, d'enregistrer et de stocker (ou d'embarquer ?) des tubercules de silphion (plante locale qui servait de médicament et de condiment et qui a contribué à la fortune de Cyrène). À Corcyre, vers 500, des reconnaissances de dettes ont été gravées sur des tablettes de plomb. De la fin du VI^e siècle (ou peut-être du V^e siècle) nous sont parvenues des lettres commerciales inscrites elles aussi sur des feuilles de plomb. Un peu plus tard, tous ceux qui, comme Périclès, tenaient rigoureusement les comptes de leur *oikos* (*infra*, p. 72-73) ont dû recourir à l'écrit. Il en était de même, évidemment, pour l'administration

courante des cités et des sanctuaires et pour les banques, dont les *trapézitika grammata* sont attestés dans les sources athéniennes du iv^e siècle. À la même époque, Aristote (*Politique*, VIII, 3, 7) a effectivement noté l'utilité des écrits (*ta grammata*) non seulement pour l'étude et la politique, mais aussi pour les affaires (*chrématismos*) et la tenue de la maison (*oikonomia*). Or, c'est à Athènes et précisément en matière commerciale que l'usage du contrat écrit (*syngraphè*) est apparu dans la seconde moitié du iv^e siècle, probablement d'abord pour des affaires qui mettaient en jeu des sommes considérables et présentaient de gros risques : transport de marchandises et affrètement de navires pour le commerce lointain, prêts d'argent à des négociants ou à des armateurs, en particulier pour les échanges maritimes. Mais l'écrit n'a pas éliminé pour autant la vieille habitude du recours aux témoins, dont les dépositions en justice ont continué à faire foi en même temps que les contrats. D'ailleurs, un exemplaire du contrat était parfois déposé chez l'un d'eux.

La plupart des textes originaux ont disparu, car ils étaient écrits sur des matériaux périssables, tablettes de cire ou de bois, rouleaux de papyrus, peaux d'animaux, qui n'ont évidemment pas survécu, du moins dans le monde des cités. Heureusement, les Grecs ont pris l'habitude, dès la période archaïque et surtout à partir de la période classique, d'en graver des copies dans des matériaux durables comme la pierre et parfois le bronze, pour leur donner plus de visibilité et de permanence. Le domaine public en a davantage profité que le privé et la période hellénistique est mieux représentée que les autres. Particulièrement utiles sont les inventaires et les comptes des sanctuaires et des cités, les conventions et les traités entre États, les mesures législatives et juridiques portant sur des questions économiques ou fiscales, dont nous avons des traces à partir de la période archaïque et surtout du v^e siècle avant J.-C. Nous disposons ainsi d'une moisson assez abondante, bien que très dispersée, qui ne cesse de grossir grâce aux fouilles archéologiques et aux trouvailles fortuites. Ces textes ont deux avantages sur les sources littéraires : ils nous mettent en contact direct avec les réalités et permettent de

rompre avec l'athénocentrisme, car ils proviennent de nombreuses cités et de régions parfois reculées, surtout à partir du iv^e siècle. Ils ne sont pourtant pas entièrement représentatifs, car le choix des textes qu'on décidait de graver dépendait souvent de leur aspect honorifique ou spectaculaire. Les documents de la routine quotidienne, publique et privée, n'ont pas eu ce privilège.

Archéologie et numismatique

En s'ouvrant à toute la culture matérielle et en diversifiant ses méthodes, l'archéologie s'est beaucoup renouvelée. Certes les fouilles se poursuivent et les vestiges monumentaux, les nécropoles, les outils, les armes, la céramique (en particulier les représentations figurées), les monnaies isolées et les trésors monétaires continuent à éclairer l'économie et la vie quotidienne. Mais on prend désormais en compte la totalité du matériel fouillé et non un choix d'objets décorés ou inscrits. De plus en plus on pratique la prospection de terrain (*survey*), on utilise la photographie aérienne et satellitaire, on y associe l'écologie, la géographie, la géologie et l'on recourt à des modèles d'organisation spatiale, pour étudier le peuplement et l'organisation du monde rural, la disposition et la densité de l'habitat, l'emplacement de lieux de production comme les fours de métallurgie et de céramique, les routes et les voies de communication, la disposition et l'ampleur de certaines infrastructures comme les ports et les places publiques, etc. La connaissance des campagnes, en particulier, a connu une véritable révolution. On pratique également la fouille sous-marine et l'on étudie les épaves et leurs cargaisons. S'y ajoutent des techniques empruntées aux sciences exactes : la prospection électro-magnétique des sites, la datation des objets par C 14 ou thermoluminescence, l'analyse physico-chimique des pollens, des graines et des restes végétaux ou géologiques, qui éclaire la vie agricole, l'environnement et l'alimentation ; celle des métaux, de la céramique ou du marbre, qui révèle ou peut révéler la teneur et l'origine des matériaux ; celle des squelettes et des os (paléopathologie), qui renseigne sur l'état de santé et l'âge des défunts et même, pour les femmes, sur le nombre d'accouchements. Mais, pas plus

que les inscriptions, ces témoins ne sont tout à fait représentatifs. N'ont en effet survécu que les matériaux et objets non périssables : les outils en métal et non ceux en bois, les amphores et non leur contenu, des restes d'ateliers et non leur équipement, etc.

La numismatique mérite une attention particulière, à cause de l'abondance du matériel et du raffinement des méthodes. L'analyse par activation neutronique, la métrologie appliquée à des séries, l'analyse des coins et de leurs possibilités de frappe, notamment, révèlent de manière plus précise la qualité et la provenance des métaux, l'intensité et le rythme des émissions monétaires, leur degré de dispersion et la durée de leur circulation, phénomènes évidemment liés aux activités économiques des États et des particuliers.

Les nouveautés ne manquent donc pas. Certaines séries monétaires et céramiques (comme les amphores timbrées) permettent même des essais statistiques et des traitements informatiques. Mais au total les sources demeurent trop rares, trop lacunaires et trop dispersées. Les essais de quantification, pourtant bienvenus en économie, sont généralement impossibles ou fragiles. Ces écueils sont cependant moins graves pour l'époque hellénistique que pour les autres périodes. En fin de compte, c'est la combinaison de sources de tous genres qui permet d'arriver à des généralisations satisfaisantes, d'y apporter un certain nombre de nuances et de ne pas privilégier abusivement l'exemple athénien.

AVERTISSEMENT

Après des corrections mineures et l'ajout d'un complément bibliographique, cette édition reproduit le texte de la deuxième édition, dont l'essentiel reste d'actualité. Le même texte a servi aux traductions du livre en italien, en grec, en anglais et en japonais. Le complément bibliographique donne principalement des titres en langue française, dans les limites du principe d'utilité énoncé ci-dessus, p. 7.

LES CITÉS GRECQUES ET L'ÉCONOMIE

Ce chapitre dessine à grands traits le contexte matériel, mental et institutionnel dans lequel s'est développée l'économie des cités. Il sert d'assise aux trois suivants et introduit plusieurs questions qui y seront développées et précisées.

I. Constantes et contraintes

Le milieu géographique

Sauf pour les cités établies au cœur de l'Asie Mineure et du Moyen-Orient, les conditions naturelles étaient essentiellement les mêmes, à quelques variantes près, dans l'ensemble du monde grec. Or elles étaient plus rudes et plus ingrates que ne peuvent l'imaginer les touristes et les vacanciers d'aujourd'hui. Comme l'écrivait l'historien Hérodote au ^v^e siècle avant J.-C., « la pauvreté est l'éternelle compagne de la Grèce, mais il s'y ajoute le courage, fruit de la tempérance et d'une législation rigoureuse » (VII, 102).

Malgré une lente montée des eaux qui a modifié dans le détail les contours des côtes, le relief méditerranéen est encore ce qu'il était il y a 2 500 ans. Il est géologiquement jeune, donc instable. Plusieurs volcans sont actifs et les séismes relativement fréquents. Les montagnes occupent au moins 80 % de l'espace grec, du moins en Méditerranée, et même plus de 90 % dans les petites îles de l'Égée. Les nombreux cloisonnements qui en résultent ont certainement influé sur la multiplication des cités. Du point de vue économique, ils réduisent le nombre et la taille des plaines et des plateaux propres à la culture et à l'élevage, compliquent et ralentissent les déplacements et les transports. Les terres présentent des possibilités diverses pour la culture, l'élevage, la chasse et l'exploitation du bois, mais elles sont généralement rocailleuses et de rendement médiocre. Les forêts de pins, de chênes, de hêtres et de châtaigniers étaient, d'après

plusieurs études, plus nombreuses et plus denses autrefois qu'aujourd'hui. Mais, dès la période archaïque, elles ont probablement perdu du terrain au profit des cultures, des maquis et des garrigues. À la période classique, avec les taillis et les broussailles, elles procuraient encore assez de bois de chauffage et de charbon de bois, mais ne suffisaient plus aux constructions d'édifices et de navires. Les effets de la culture sont discutés. Certains pensent qu'elle a progressivement épuisé et érodé les sols. En fait, l'occupation intensive et l'entretien des terres, notamment des terrasses, paraissent être les meilleurs moyens de les préserver. Le sol procure par ailleurs une excellente argile, de la pierre en abondance et en particulier de beaux marbres. Les ressources en minerais sont inégales : de nombreux gisements de fer, un peu de cuivre qu'on alliait à l'étain, importé de loin, pour les objets de bronze, et surtout plusieurs mines d'or et d'argent utiles à la fabrication d'objets de valeur et de monnaies.

La mer est toujours proche, du moins en Méditerranée et en mer Noire. En effet les Grecs se sont établis de préférence sur les côtes ou non loin d'elles et les cités plus reculées avaient généralement accès à un port peu éloigné. Grâce aux multiples abris et points de repère offerts par les rivages très découpés et les îles, surtout en mer Égée, les Grecs ont fait de la mer la voie royale des communications. D'autre part, outre les salines, la mer procurait les nombreuses ressources de la pêche, qu'on pratiquait partout où elle était possible.

Les poètes et les savants grecs ont beaucoup vanté l'équilibre de leur climat. En fait, puisque la plupart des Grecs ont vécu dans le climat méditerranéen, on peut négliger les zones continentales de l'Asie Mineure et du Moyen-Orient. Or, aujourd'hui comme autrefois, ce climat est marqué par deux grandes saisons très contrastées. Dès avril, le printemps annonce la chaleur et la sécheresse de l'été. La fin de septembre ramène les pluies, parfois violentes, et le froid, qui s'accroît au fil des mois mais n'est vraiment rigoureux, avec gel et neige, que dans les régions montagneuses. La vie en plein air, omniprésente l'été, se réduit alors beaucoup. Mais l'important pour la culture et l'élevage est le régime des pluies, indispensables

à la végétation comme à l'accumulation de réserves d'eau dans les puits, les citernes et les réservoirs. Elles sont amenées par les vents d'ouest, durant l'hiver et au printemps, et connaissent de grandes variations d'un lieu à l'autre, parfois sur de courtes distances. Ainsi, alors que le nord et le nord-ouest de la Grèce continentale, les rives de la mer Noire et plusieurs régions d'Asie Mineure sont relativement bien arrosés, l'Attique, les Cyclades, le sud du Péloponnèse et la Crète sont nettement plus arides. Sauf dans les régions montagneuses, la plupart des cours d'eau, grossis par les pluies d'hiver, sont à sec l'été. L'eau douce des rivières, des lacs et des sources est donc rare et précieuse.

Le niveau technique

L'outillage ancien fut marqué par de longues routines. Le courant primitiviste attribuait cet immobilisme à certaines attitudes mentales qui auraient poussé les Grecs à une sorte de blocage technique : respect de l'ordre naturel, mépris du travail artisanal, divorce entre science et technique, absence d'esprit d'entreprise et d'idée de progrès. Certains de ces arguments, comme le montreront les chapitres suivants, contiennent une part de vérité. Il est vrai aussi que, durant l'âge du bronze, les Grecs ont emprunté à l'Égypte et au Proche-Orient beaucoup de techniques qu'ils ont adaptées à leurs besoins et conservées durant des siècles. À la période archaïque, de nombreux outils et équipements étaient donc acquis depuis longtemps, parfois depuis le néolithique : faucille, araire, pioche, houe à deux dents, meule, pressoir, tour et four de potier, quenouille, métier à tisser, divers outils manuels, etc. La métallurgie du bronze remontait au III^e millénaire et celle du fer à la fin du II^e. La force humaine et animale est restée de tout temps la principale source d'énergie. Mais le problème est plus complexe qu'il n'y paraît.

En effet, des recherches surtout fondées sur l'archéologie ont montré que beaucoup d'équipements ont continué à être adaptés et améliorés au fil des générations, le plus souvent par les usagers eux-mêmes et de manière empirique. Ainsi, après l'an mil, la

métallurgie du fer n'a cessé de se répandre, procurant des outils plus efficaces en particulier pour la frappe et l'incision. Avec la reprise des relations à longue distance, au VIII^e siècle avant J.-C., celle du bronze est réapparue notamment pour l'armement des fantassins. Dès le VI^e siècle, la technique du verre était connue. Du VI^e au IV^e siècle, les céramistes ont réussi un excellent vernis en contrôlant la chaleur de cuisson. Pour les déplacements maritimes, les techniques de navigation (voile carrée, rames et, à la poupe, deux rames de gouverne à défaut de gouvernail d'étambot) convenaient aux besoins de l'époque. Sur terre, l'attelage était plus efficace qu'on ne l'a prétendu. En fait, le cheval était alors une monture et non un animal de trait. Tandis que les charges légères étaient généralement transportées à dos d'âne et de mule, les charrois lourds étaient tirés par des bœufs. Or, dès la période archaïque, ces attelages ont permis le déplacement de charges considérables comme les pièces de bois et les blocs de pierre destinés aux constructions et, exemple spectaculaire, le halage de marchandises et de bateaux sur plusieurs isthmes qui servaient de raccourcis, notamment sur le fameux *diolkos* de Corinthe. Parallèlement, dans les carrières, les mines, les exploitations forestières et les chantiers de construction, on utilisait la chèvre, la poulie, le treuil et le palan pour soulever de lourdes pièces, dont l'assemblage exigeait par ailleurs de bons instruments de mesure. Dans le domaine agricole, alors que l'outillage des cultures n'a guère évolué, les techniques de transformation ont progressé de manière notable. La mouture du grain, longtemps effectuée par des mortiers, meules et broyeurs manuels, fut améliorée par le broyeur à trémie (dit d'Olynthe), à mouvement alternatif, qui s'est répandu à partir du V^e siècle. En dehors de quelques tentatives isolées, celui-ci fut remplacé, au I^{er} siècle avant J.-C., par le moulin rotatif, mû par la force humaine ou animale et utilisé également pour le broyage du minerai. Des roues à eau horizontales sont attestées au III^e siècle avant J.-C. et le moulin à eau à roue verticale apparaît au II^e siècle de notre ère. De même, pour le détritage des olives, divers broyeurs à meule sont attestés au IV^e siècle avant J.-C. Pour leur pressage, des équipements de plus en plus perfectionnés se sont succédé depuis le

pressoir à levier de la période archaïque jusqu'au pressoir à vis de la basse époque hellénistique. Pour la conservation des céréales, les Grecs ont de tout temps utilisé de grandes jarres en céramique (*pithoi*), mais aussi construit divers types de greniers. Ajoutons les techniques d'extraction et de réduction des minerais, les travaux d'adduction d'eau, d'irrigation et de drainage (puits, tranchées de surface et canaux souterrains, dont le fameux tunnel d'Eupalinos à Samos dès le ^{vi}^e siècle), les horloges hydrauliques, la vis d'Archimède qui s'est répandue à partir de la période hellénistique, les couveuses artificielles, mentionnées par Aristote comme une invention égyptienne et commune à la même époque, etc.

Tout cela témoigne incontestablement d'un savoir-faire complexe et inventif. Il reste que ces progrès ont été prudents et que l'Antiquité n'a connu aucune révolution dans ce domaine. Mais cette tendance à la routine ne doit pas être jugée à l'aune de l'effervescence technologique d'aujourd'hui. Le monde grec dépendait des contraintes naturelles et des ressources de l'époque. Il avait ses besoins, son fonctionnement et sa logique. Comme dans la plupart des sociétés passées, les agriculteurs et les artisans restaient volontiers fidèles aux outils et aux techniques dont l'efficacité était éprouvée depuis des générations. La routine était la règle et la diffusion des nouveautés était lente. Par exemple, le moulin rotatif, connu en Espagne dès la fin du ^{vi}^e siècle avant J.-C., a mis quatre ou cinq siècles pour se répandre, sous différentes formes, à l'échelle de la Méditerranée. Le niveau technique pouvait donc varier beaucoup d'une région à l'autre.

Démographie et santé

Le ^{viii}^e siècle avant J.-C., en Grèce d'Europe, a certainement connu une forte croissance démographique. Celle-ci ne peut certes pas être chiffrée et a peut-être débuté auparavant. Mais elle fut significative et eut des répercussions sur l'expansion et la densité des habitats, l'émergence des cités, l'exploitation des terres, les besoins de l'approvisionnement, l'organisation du travail et la forte émigration qui s'est étendue sur six générations, du milieu du ^{viii}^e siècle

au milieu du VI^e. Au V^e siècle avant J.-C., toujours en Grèce d'Europe, la population semble avoir atteint un sommet, trois millions d'habitants, chiffre certes hypothétique, mais supérieur à celui d'époques plus récentes. Les densités variaient évidemment beaucoup d'une région à l'autre et sont l'objet de nombreuses discussions. Si l'île d'Égine pouvait compter environ 200 habitants au km², l'Attique une centaine, la Béotie et la Mégaride moins d'une centaine, d'autres régions comme la Laconie, la Messénie et l'Eubée, de même que plusieurs régions montagneuses de Grèce centrale et occidentale (Phocide, Locride, Étolie, Acarnanie...), étaient nettement moins peuplées. La Grèce du Nord et la Macédoine ont atteint leur sommet au siècle suivant. Avec les autres cités méditerranéennes et orientales, pour lesquelles on a très peu de données, l'ensemble du monde grec a peut-être compté de huit à dix millions d'habitants dans la seconde moitié du IV^e siècle.

Après l'accalmie de la période classique, un important mouvement migratoire a repris avec l'ouverture de l'Égypte et de l'Orient conquis par Alexandre de 334 à 323, puis les possibilités offertes surtout par le royaume séleucide. Il est demeuré soutenu durant le III^e siècle avant J.-C. et s'est traduit par la création de nouvelles cités, surtout en Asie Mineure. Son ampleur est impossible à évaluer, mais il a manifestement affaibli la démographie de plusieurs régions de Grèce continentale. À partir de la seconde moitié du II^e siècle, celles-ci et les îles égéennes ont subi les contrecoups des événements politiques (rubrique suivante). Le déclin démographique, déploré par des sources littéraires (Polybe, XXXVI, 17 et Dion Chrysostome, VII, 34), est confirmé par les prospections archéologiques (*infra*, p. 71).

L'Asie Mineure, en revanche, ne paraît pas en avoir souffert. En outre, durant la période hellénistique, des communautés indigènes, sensibles à l'influence et au modèle grecs, en ont adopté peu à peu la langue et les habitudes. Quand elles en prenaient également les institutions, elles pouvaient accéder au statut de cité avec l'aide et la protection des rois. Cette hellénisation s'est poursuivie sous le Haut-Empire romain, jusqu'à l'Euphrate où la frontière orientale

même perçu des traces de malnutrition dans certaines couches pauvres de la population, surtout chez les femmes et les enfants.

Violence et insécurité

Durant des siècles, des éléments perturbateurs ont nui plus ou moins gravement à l'économie. Le plus dommageable était la guerre, dont les effets négatifs sont bien connus : pertes de vies, dégâts matériels, insécurité, interruption de la production et des échanges. Son impact était évidemment variable selon les cas, mais les pertes en vies humaines étaient généralement plus longues à surmonter que les dégâts matériels. Les guerres de la période classique entre coalitions de cités, d'une ampleur sans précédent, ont entraîné des dommages humains et matériels considérables, du moins dans certaines régions comme le Péloponnèse et des cités comme Sparte. Elles ont été l'une des causes des déséquilibres sociaux des siècles suivants (*infra*, p. 38-39). Les conflits locaux entre cités, à toute époque, et les grands affrontements entre puissances royales (au IV^e siècle puis à la période hellénistique) pouvaient parfois être meurtriers et tourner au désastre, du moins localement, en particulier quand les plantations et les récoltes étaient systématiquement dévastées et surtout quand les villes étaient détruites et leurs habitants expulsés ou vendus comme esclaves. Durant la seconde moitié de la période hellénistique, les conflits entre Rome et les rois, puis surtout les guerres mithridatiques et les guerres civiles entre généraux romains, au I^{er} siècle, ont été catastrophiques. Massacres, destructions, déportations, pillages de villes et de sanctuaires, aggravés par les exigences des armées, les exactions de nombreux commerçants romains et la rapacité des publicains (fermiers des impôts romains) ont ruiné plusieurs cités et même dépeuplé certaines régions (*infra*, p. 71). Avec l'avènement de l'Empire, la *pax Romana* s'est imposée peu à peu et les petits conflits locaux ont disparu. Auguste et plusieurs de ses successeurs ont multiplié les efforts et les dépenses pour redresser la situation et ramener la prospérité. Mais la Grèce continentale et les îles égéennes, au contraire de l'Asie Mineure, n'ont jamais pu se relever complètement.